

" Il entre cependant, et son hôte ne tarde pas à l'interroger sur son nom fatal et sur sa destinée mystérieuse.

" Ce récit sera court, dit-il d'un ton profond ; Car mon nom seul suffit pour d'ire mon histoire. " Et baissant ses longs cils sur sa prunelle noire, Il se tut, puis enfin reprit en soupirant : " Je me nomme Ahasver et suis le Juif errant ! "

" Cet aveu n'effraye pas le poète, qui l'engage à poursuivre son récit et à lui conter ses souffrances depuis le jour où le Christ l'a maudit. Il a d'abord perdu tous ceux qui lui étaient chers, sa femme, son dernier fils, le doux Emmanuel, dont le souvenir le poursuit partout, sans que rien puisse le consoler jamais. En horreur à ses concitoyens, il fuit la Judée et commence son douloureux pèlerinage. Pendant longtemps il maudit les hommes et lance contre eux ses sarcasmes ; mais un soir, à Rome, pendant qu'il erre au Colisée, l'angelus sonne, il est ému, attendri, il entend la voix du Christ se mêlant aux harmonies de la nature : il tombe à genoux et s'avoue vaincu. Ce récit de ses malheurs et de sa conversion a touché son hôte, qui lui demande avec instance de lui parler encore de Jésus, puisqu'il est le seul homme qui l'ait vu. Mais le Christ lui-même apparaît tout à coup aux deux interlocuteurs, et vient annoncer au Juif errant que son crime est enfin expié :

" J'apporte le pardon, prix de ton repentir. Sois heureux ! Maintenant, tu peux enfin mourir.

" Et le vieillard s'éteint en effet sous la main du Christ. Le lendemain, le poète va l'ensevelir sur la cime la plus escarpée de la montagne.

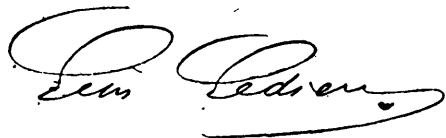
Et c'est là qu'il repose, inconnu, solitaire, Perdu dans la nuée, au-dessus de la terre ! Nul monument funèbre, attirant le regard, Ne révèle sa tombe au pas du montagnard. Le glacier que défend cette gorge isolée En est le seul gardien et le seul mausolée.

Cet aperçu du poème donne envie de le lire tout entier. Mais où le trouver ?

* * Je vous parlais, il y a quinze jours, de l'opportunité, pour ne pas dire plus, qu'il y avait eu de poursuivre un journaliste à propos de la publication d'une aventure prêtée à l'un des fils du prince de Galles, et les dernières nouvelles de Londres me donnent un peu raison quand je disais qu'un prince avait pu faire un peu la fête, tout comme un simple mortel.

On annonce, en effet, que le fils aîné du prince de Galles est très gravement compromis dans une affaire galante et que, si l'on n'étouffe pas l'enquête, selon l'usage, le public en apprendra de belles.

Mais on étouffera l'affaire.



APPEL A LA CHARITÉ

Nous venons d'apprendre par la voix des journaux le malheur qui a frappé l'élément catholique et français de Manitoba, dans une des plus belles et plus importantes institutions. La main de l'infortune s'est appesantie sur cette malheureuse contrée, pourtant fécondée par les plus saints dévouements, purifiée par les larmes et le sang de nos martyrs. Après les jours nébuleux de la persécution la plus vile, la plus lâche qu'une nation puisse endurer, après les luttes et les combats entraînés par une politique néfaste, voilà que l'aiguillon d'une infortune nouvelle vient tourmenter la patience et l'imperturbable énergie de nos frères de là-bas.

Il n'y a pas encore bien longtemps, un homme à l'esprit chrétien, aux aspirations élevées, d'une volonté tenace, déployant l'étendard de la foi et du patriotisme, s'enfonçait dans les profondeurs de l'Ouest pour servir la cause de Dieu et de sa na-

tion. La noblesse de son cœur, qui n'avait d'égale que l'élévation de sa pensée, entraînait avec lui, et ces braves compagnons, ce courant de sympathies populaires qui encourage et fortifie. Cet homme, ce brave, c'était Dom Benoit, une des lumières dont s'honore le clergé.

Ce patriote et savant abbé, en suivant d'un œil observateur la marche des événements qui se déroulaient dans les horizons de la province de Manitoba, sentit qu'un jour la partie française et catholique, sans cesse rongée par les dents empoisonnées de la persécution, finirait par s'éteindre, si des institutions fortes et solides n'étaient créées pour en assurer la conservation. Il voyait avec une noble ambition le grand archevêque de Saint-Boniface, debout sur les remparts de notre religion et de notre nationalité, brandissant les armes meurtrières de la vérité et de la justice, tenir en échec ses ennemis conjurés.

Il voyait cette glorieuse phalange de missionnaires, couvrant de leur bannière victorieuse les populations confiées à leur garde, tantôt pourchassant, sans trêve ni merci, le prince des ténèbres au sein de son empire, pour ramener à Dieu des légions de chrétiens, tantôt luttant avec des politiciens iniques et astucieux et les forçant à respecter la justice et l'honneur. Il voyait tout le déploiement de l'activité des fidèles, qui dans l'espoir de voir un jour le succès couronner leurs efforts, ne perdaient jamais l'occasion de s'affermir sur ces plaines où le nom français avait des droits incontestables. Le savant abbé, donc, dominé par l'imposante majesté de cette lutte, où le faible et l'opprimé disputaient au fort et au persécuteur le droit de vivre et de grandir en liberté, voulut aller moissonner sa part de lauriers en combattant pour cette cause, la plus sainte des causes, et en jetant une nouvelle forteresse où les lutteurs viendraient retremper leurs forces.

Entraîné par ce sentiment, rien ne l'arrête dans son irrévocable résolution ; son esprit a conçu le projet, son courage l'entreprend, sa constance en promet l'accomplissement. Que les obstacles se dressent devant lui, il les franchira. Que des tempêtes s'agitent autour de son nom, il les calmera. Que les passions inassouies, les instincts révolutionnaires se réveillent, il les apaisera, car son œuvre qui a pour naissance un principe aussi élevé que la religion et la patrie, ne saurait être sujette à l'inconstance des hommes.

Re'igion ! Patrie ! quelle puissance de fascination vous exercez sur l'intelligence ! Par vos charmes divins, par l'odeur de vos parfums, vous entraînez les grandes âmes à votre suite, à travers les voies les plus difficiles. Vous inspirez des sacrifices qui provoquent l'étonnement. Pour vous servir, on va jusqu'à l'immolation du bonheur personnel.

C'est ainsi que Dom Benoit a subi ces fortes influences en se condamnant aux plus durs labeurs, aux plus sévères privations, dans l'unique but de propager, de faire aimer avec passion les salutaires enseignements de l'une, les séductions entraînantes de l'autre.

Bientôt, à la joie de tous ses compatriotes, il jette les fondements de son institution qui devait être une source où s'alimenterait et se renouvelerait la sève de la vie nationale. Ce monastère de Notre-Dame de Lourdes, humble en apparence, était destiné à préparer des recrues au clergé qui est notre force sociale par excellence, et rassembler à l'Etat des phalanges de lévites, jaloux de nos belles traditions et amoureux de nos libertés. Le projet de Dom Benoit fut épousé par tous les hommes de bonne volonté, les sympathies, les secours lui arrivèrent de toutes les sources de la charité, et avec une confiance née de l'admiration, les Manitobains lui promirent leur attachement et leur appui.

Il n'en fallait pas davantage pour élever comme par enchantement cette institution et lui assurer, dès le commencement, une force, une stabilité constantes.

Oui, l'œuvre de Dom Benoit avait déjà pris racine dans les prairies de l'Ouest ; chaque jour, elle recevait des adhésions nouvelles ; chaque jour elle voyait reculer les limites de sa sphère où se déployait le zèle de ses défenseurs ; chaque jour elle portait des fruits abondants et substantiels.

Mais Dieu, dont les desseins sont insondables, qui se plaît à visiter ses plus fidèles serviteurs, voulut sans doute élever dans l'opinion publique et faire briller d'un nouvel éclat la grandeur d'âme de Dom Benoit, en le frappant de la plus terrible des épreuves, la destruction de son monastère et de son église. En quelques heures, un incendie dévora ce que le dévouement, l'abnégation, l'esprit de sacrifice avaient édifié : tout, tout s'effondrait sous l'impétuosité de l'élément destructeur. Aux horribles crépitements de la flamme cherchant sa proie, au milieu des plaintes de la brise étouffée sous des nuages d'étincelles, pendant que ce brasier ardent de ses sinistres lueurs teignait l'horizon, de quelles angoisses a dû souffrir le cœur de ces bons Pères à la vue d'un tel désastre ! Non seulement ils perdaient leur monastère, mais tout leur mobilier, mais tout ce qu'il possédait. Ils étaient redevenus plus pauvres que les pauvres qu'ils allaient consoler.

Un tel sinistre ne devait-il pas abattre les plus fermes courages ? Non, ces hommes savent que la main qui frappe est aussi la main qui fortifie. Loin de se laisser choir sur la pente du découragement, en face de ces noirs décombres qui ne leur parlent plus que le langage de la douleur et de la mort, ils se sont dit : " Cet incendie ne sera pas le couronnement de nos sacrifices. Nous rebâtirons. "

Aussitôt, ils se mettent à l'œuvre avec un courage nouveau. Leur activité jaillit en mille tentatives ; chaque jour des obstacles sont renversés. Mais le projet de reconstruction que nourrit Dom Benoit est d'un accomplissement si difficile, que bien des jours s'écouleront peut-être avant qu'il soit réalisé. Ces bons Pères, qui n'ont presque rien sauvé de la destruction, comment pourront-ils relever promptement leur petit sanctuaire et leur chapelle, l'ornement et l'orgueil de Notre-Dame de Lourdes, si le peuple ne vient seconder leurs efforts ? Les germes de vie, les principes de force et de vitalité que recèlent ces cendres et ces ruines, et que le malheur n'a pas atteints, peuvent encore refluer sous le souffle puissant de la charité chrétienne. Que le peuple ouvre une oreille attentive à l'appel fait à sa générosité !

Quoi, pourrait dire Dom Benoit, ne trouverai-je dans la nation pas un élan de cœur pour tant de dévouement, pas une consolation pour tant de souffrances, pas une aide pour relever tant de misère ? Ce peuple que l'on disait le plus généreux de la terre se sera-t-il endurci assez pour tourner le dos à l'indigence et mépriser l'aumône même quand elle peut servir à son bien ? Aurait-il oublié que sa force, sa sécurité, son bonheur ont leur source dans ces foyers de science, de vertus, de patriotisme, qu'on appelle institutions religieuses ? Aurait-il oublié ?... Mais non, un reproche si sévère ne nous est point réservé, car un courant de sympathies s'établira vers le Manitoba....

Par un secours prompt et efficace on fera disparaître les sinistres traces de cette calamité. L'Etat qui est redevable à l'Eglise de sa prospérité, de sa paix, tendra à l'Eglise une main secourable. Oui, que tout le monde s'associe de cœur à cette cause qui intéresse tout le monde. Car les difficultés qui travaillent aujourd'hui le monde social originent de l'oubli de ce principe sacré, qui est la pierre fondamentale de la société, je veux dire la charité.

Si vous voulez élever l'édifice de la félicité, pratiquez hardiment la grande loi du sacrifice du superflu pour des œuvres méritoires. Et aujourd'hui qu'il vous est donné de faire montre de votre grandeur d'âme, faites votre devoir en vous rappelant toujours que l'aumône anoblit l'homme, et que l'avarice le dégrade et l'avilit.



L'épargne est la seconde providence du genre humain. — MIRABEAU.

Tout un ciel est dans une goutte de rosée. Toute une âme est dans une larme. — ABBÉ ROUX.

En temps de passions, les partis ne savent pas s'accommoder et ne veulent que se vaincre. — BOUBELLE.